

TOUS LES 5 JOURS.

HUIT
gravures par mois.

Pour 3 mois :

Paris,	9 »
Départ.,	9 50
Étranger,	10 »

avec une Couverture
50 c. en plus.



AU BUREAU,

Boulev. des Italiens,
n° 2,

ET CHEZ LES DIRECTEURS
DE POSTES.

Les lettres et envois
d'argent doivent
être affranchis.

PETIT COURRIER DES DAMES,

JOURNAL DES MODES.

(Tous les articles signés sont inédits et appartiennent au PETIT COURRIER.)

Modès.

L'on se plaint de ce que le carnaval soit passé si vite, et de ce que la grippe ait duré si long-temps ; l'un et l'autre ont fait tort au plaisir et à la mode. A peine a-t-on eu le temps d'inventer des travestissemens que déjà le moment de s'en parer était fini. Les toilettes de bal devaient presque spontanément être exécutées, portées et rejetées. A peine les fleurs étaient-elles attachées sur les robes que déjà on les voyait disparaître sans avoir le temps de se flétrir. Pensait-on à un turban de M^{me} Thomas, à une guirlande de Chagot, une mantille de Violard, ou bien à de ravissans tissus de Delle, on avait hâte de s'en emparer au plus vite, car si on ne les portait aujourd'hui, demain peut-être la grippe, quelques jours plus tard, la fin des bals. Enfin le carnaval fut comme une alerte cette année : vite le plaisir, vite la parure, vite tout l'arsenal de la coquetterie, car nous n'aurons que quelques heures pour plaire, quelques jours pour préparer à nos souvenirs quelques succès d'amour-propre, pour vivre

enfin de ce que l'on appelle la vie du monde.

Et voilà comme le carnaval s'est passé, et voilà que déjà l'hiver commence à s'éclaircir et fait entrevoir la saison où les habitudes sont plus douces, les toilettes plus simples. Aussi faut-il bien employer ces derniers momens où domine le luxe, et toutes nos ambassades, et tous nos hauts personnages, ont-ils grandement raison de convier dans leurs salons dorés la brillante société de Paris. Aussi devons-nous en grande hâte parler encore de quelques costumes de soirée, et pour saisir les derniers élans des modes d'hiver, citer les toilettes suivantes :

— Une robe en crêpe blanc, garnie d'un haut volant placé au bord de la jupe ; le bas et la tête de ce volant étaient ornés de trois petits chefs en argent. Sur les manches, trois garnitures du même genre ; corsage à pointe avec draperies attachées par des agrafes en brillans. Sur la tête, une guirlande de roses cent-feuilles.

— Une robe en tulle illusion, ne descendant qu'à mi-jambe, et laissant passer la robe de dessous également en tulle

blanc : l'une et l'autre de ces robes bordées d'un bouillon de tulle qui recouvrait une guirlande de roses; ce qui produisait un effet aussi doux que léger et élégant; les petites manches étaient bouillonnées, et les draperies du corsage étaient retenues sur les épaules par des bouquets de roses. Une seule rose derrière les cheveux; sur les joues, des tresses à la *Clotilde*, et une rangée de perles sur le front.

— Une robe en satin rose avec un volant en tulle rose, ayant au-dessus de l'ourlet une rangée de petites perles blanches; le même ornement sur le jupon, à la tête du volant, et autour du corsage fait en pointe; des nœuds de perles retenaient des draperies sur les épaules. Une toque à la *François 1^{er}*, en velours noir, ornée d'un bandeau de perles et de marabouts, complétait cette jolie toilette.

— Une toilette de deuil était composée d'une robe de tulle noir, avec un volant pareil brodé en jais; à la tête du volant était aussi une broderie en jais, très-légère; des nœuds de jais sur les manches et le devant du corsage. Pour coiffure, une guirlande de fleurs en jais, qui tranchait admirablement dans les beaux cheveux blancs de la duchesse de R....

— Auprès des grands bals où paraissent ces élégantes toilettes, sont aussi dans ce moment beaucoup de petites soirées, où le crêpe uni, l'organdi et la mousseline font les principaux frais. Il est vrai que dans ce dernier genre se trouvent des choses charmantes, et que sous ce simple mot de mousseline nous apercevons de merveilleuses fantaisies. Pour en juger, il suffit de s'arrêter aux magasins de M^{me} Desforges*, dont le bon goût pour tous les articles de lingerie semble se reproduire à chaque saison, et qui, dans cet instant, nous offre déjà toutes les nouveautés du printemps; tout ce qui est fichus, cols, canezous, mantilles, etc., y révèle au-

tant de grâce dans les coupes que de distinction dans les broderies et garnitures. Les robes de batiste, d'organdi, de mousseline, réunissent toutes les conditions de luxe et d'utilité, qui conviennent aux plus beaux comme aux plus raisonnables trousseaux, et M^{me} Desforges a double titre pour attirer dans ses magasins la bonne mère de famille et la jeune femme élégante.

— Toutes les coupes de fichus destinées au printemps sont très-étroites et prolongées vers la ceinture, les garnitures peu hautes et les ornemens légers et délicats autour du cou. En revanche, on dispose déjà beaucoup d'écharpes ou des mantelets en mousseline, brodés et garnis de dentelles pour remplacer les châles d'été.

EXPLICATION DE LA GRAVURE.

1. TOILETTE DE SOIRÉE. — Robe en satin d'Afrique, brochée, garnie d'un volant en fil et blanc brodé en application; mantille garnie d'une ruche de dentelle; corsage à pointe derrière et devant, entouré d'une garniture en filet; coiffure en cheveux ornée d'un chaperon de roses.

2. TOILETTE DE BAL. — Robe en tulle bleu, garnie d'un volant, dans l'ourlet duquel est passé un ruban; le volant et la robe relevés en draperie de chaque côté du jupon; sur les manches et autour du corsage, un rabat garni de ruches de coques de ruban; sur la tête une guirlande de fleurs bleues et roses.

Cachemires.

Voici la saison des amours, des mariages et des cachemires; pour nous renfermer dans notre spécialité, nous abandonnerons les amours aux poètes et aux clairs de lune, les mariages aux notaires et aux mairies des douze arrondissemens, et nous nous emparerons du prestigieux accessoire des cachemires. Pour bien remplir notre mission, pour bien apprendre au monde, mariable, mariant, et marié, où sont ces plus beaux trésors de l'Inde, nous nommerons les magasins Sainte-Anne, cette superbe succursale de toutes les magnifi-

* A la Cauchoise, rue Saint-Honoré, près l'église Saint-Roch.

cences de l'Orient. Les châles nouveaux qui s'y voient sont aussi étonnans dans leur prix que ravissans dans leur choix; un superbe assortiment, arrivé tout récemment, fait chaque jour l'admiration et le désespoir des femmes élégantes, ou des hommes généreux qui viennent se faire tenter par ces séductions du Gange, si puissantes sur les caprices des enfans de la Seine; tous ces beaux tissus, ces châles extraordinaires, n'ont point encore reçu de nom dans les magasins Sainte-Anne; leur mérite ne viendra point d'une consonnance étrangère : il est tout entier dans un travail dont la supériorité peut être apprécié, quand on sait que la maison Delisle a sur les lieux mêmes des associés qui saisissent les plus beaux travaux, à l'instant même qu'ils sont produits, et conservent ainsi une suprématie sur tout ce qui peut être expédié sur le continent; félicitons donc les corbeilles de noces qui puisent à une si belle source leur plus important tribut; car, on le sait, il n'est point de belles corbeilles sans beau cachemire, point de brillans mariages sans cachemire, point d'aimables maris sans cachemire, point de femmes élégantes sans cachemires; le cachemire, c'est la base fondamentale de toute toilette, c'est l'attraction de tous les goûts, c'est aujourd'hui la plus brillante supériorité des magasins Sainte-Anne.

HISTOIRE D'UNE IDÉE.

« J'ai une idée ! » s'écria, un matin, un auteur poète ou romancier, en se réveillant et se frottant les yeux, pour s'assurer que son idée n'était point un rêve : « j'ai une idée ! » se répéta-t-il, aussi triomphant que, grâce pour la mythologie, Jupiter quand Minerve lui sortit tout armée du cerveau. Il n'est pas donné aux mortels de mettre au monde des déesses, c'est-à-dire des idées parfaites et complètes

dès leur naissance; aussi notre auteur n'a-t-il conçu que quelque chose de vague et d'incertain. C'est une perle dans le nacre, un diamant à prisme dégrossi, un nouveau-né qui ne voit pas, qui n'entend pas, qui ne rit pas encore; mais cela viendra à force de le bercer.

Déjà vous voyez dans le regard du poète le reflet de cette idée qu'il choie, qu'il caresse, qu'il fait jouer comme un éventail couvert de brillans, une aigrette de diamans et de perles, un radieux esprit. C'est une idée gracieuse, touchante, splendide, dans la contemplation de laquelle s'enchantent celui qui l'a créée : c'est le bonheur que doit éprouver un père, en voyant grandir dans son intérieur embaumé et mystérieux sa fille unique. Quelle délicieuse chose que le secret où l'on creuse, où l'on rêve, où l'on jouit seul d'une idée chérie, femme, amour, ou poésie du cœur.

« Vous avez une idée, monsieur ? » demanda un jour à l'auteur un libraire.

— Oui, répondit-il avec ravissement.

— Eh bien, faites-moi deux volumes in-octavo.

— Deux volumes in-octavo, bon Dieu ! quel travail imposer à ma petite fée ! Il y a de quoi la tuer, se dit l'auteur; mais les besoins de cette terre, qui forcent le fils à vendre la maison natale, le savant à vendre sa chère bibliothèque, ces tyrans lui répondent : Fais deux volumes.

Alors voici la pauvre petite idée tout éperdue qui cherche à grandir, à grossir, et qui, par ses efforts, perd de sa force et de sa grâce. Vous la verriez, la délicate volatile, sautant de feuillets en feuillets que l'auteur entasse comme le batteur qui aplatit l'or sous son lourd marteau. On dirait un oiseau effarouché qui volète de branche en branche. C'en est fait, le rossignol a quitté son nid, l'amour a délaissé le cœur où il vivait de la ravissante contemplation de lui-même. L'idée s'est faite papier; le verbe s'est fait chair.

Et le libraire s'en va, serrant entre ses doigts de marchand le pauvre petit papillon fiché dans les feuillets d'un épais manuscrit, et l'imprimeur achève de l'étouffer.

C'est alors que commencent les désenchantemens, les désillusions qui attendent presque toujours un sentiment profond, sorti de son recueillement pour entrer dans le monde. Ici, les trahisons d'amour; là, les amitiés déçues, et à droite, à gauche, partout des épreuves.

O vous qui vivez dans l'oisiveté élégante du boudoir, et qui n'avez à vous plaindre d'autres épreuves que du chagrin d'une robe manquée, ou d'un bal remis, apprenez ce que c'est que les épreuves d'un auteur. C'est sa pensée écrite dans des heures d'inspiration, que le gamin de l'imprimeur lui apporte, tous les jours, par bribes; sa pensée estropiée, mutilée, en lambeaux qu'il lui faut ainsi rapetasser chaque matin, en pestant contre ces maudites épreuves. C'est le tourment de n'être pas compris; la torture d'un auteur dramatique aux répétitions de sa poésie estropiée; les angoisses d'une jolie femme mal habillée par sa couturière.

Ainsi la naissante idée que nous voyions tout-à-l'heure si choyée, si dorlotée, la voilà sous la presse à vapeur qui la lance défigurée, maculée, vieillie, au public qui en rit et en glose. Les plumes de fer des critiques la transpercent; et elle meurt, presque nouvelle-née, sur la tablette la plus poudreuse d'un cabinet de lecture.

Pourquoi t'a-t-on fait quitter ton nid, chétive créature à peine ailée? Pourquoi as-tu cessé de savourer ton naissant mystère, délicieux premier amour? Pourquoi, chétive idée, devenir article?

ERNEST FOUINET.

BIANCA BELLA.

« Tout ce qui reluit n'est pas or, a-t-on dit souvent; mais tout ce qui est blanc est beau. Voyez l'enfant de quelques mois quand il repose, douce et inoffensive créature, quelle blancheur sur son teint! voyez-le si une maladie dangereuse l'a fait vouer à la protection de la Vierge Marie, qu'il est beau et intéressant sous ses vêtements toujours blancs, toujours sans tache; voyez la plume blanche qui se balance sur la tête d'une jeune femme à la mode; voyez l'albâtre taillé en statue de Canova; voyez l'hermine royale sur le cou des vierges; voyez enfin le cygne qui nage onduleux sur les bassins d'azur... quel admirable ensemble de choses charmantes par la couleur! et combien, à plus forte raison, est ravissante une peau parfaitement blanche chez la femme que l'on chérit! pour moi, voilà mon principal goût, mon premier besoin, je veux pouvoir presser de mon chaste baiser un satin doux à enivrer. »

Ces singulières déclarations, c'était un jeune dandy qui les faisait il y a quelques mois; et si nous les rappelons, nous qui les avons entendues, c'est que leur affectation nous paraît au moins bizarre; et puis, il faut le dire, un dénoûment bien remarquable en fut le corollaire.

Ludovic de T.... avait répandu son goût à la ronde: on l'en plaisantait; mais il ne démordait jamais de son opiniâtre idée; vous l'eussiez vu courir en fou à la recherche de sa nuance favorite et s'empres- ser partout où se présentait à lui un visage de femme uni et pâle; mais, comme en affaires, les parens s'inquiètent peu des goûts excentriques, quand Ludovic dut se marier, sa famille s'inquiéta de trouver plutôt de belles pièces blanches qu'une femme de brillante carnation.

M^{lle} Élise G.... avait alors dix-neuf ans, une jolie figure et une fortune presque fabuleuse; M^{lle} Élise joignait à ces qualités

une naissance distinguée, une éducation très-soignée, tout allait bien; des parens s'entremirent, des amis intervinrent, il fut convenu qu'on se marierait, une présentation eut lieu.

La jeune demoiselle se trouvait placée à son piano lorsque le futur entra; vaincue par son émotion, elle n'eut d'abord pas la force de se soulever; quant à lui, d'un seul coup-d'œil rapide, il avait déjà embrassé la taille élégante d'Élise, et c'était avec une vive satisfaction qu'il s'avançait vers elle pour la complimenter... Un second regard jeté cette fois sur ce visage régulier le convainquit, hélas! d'une bien triste réalité: Élise avait la peau brune, le teint hâlé, comme une petite bourgeoise de province; il frémit, ne trouva point de paroles, fut maussade toute la soirée, refusa le thé, n'écouta point le chant de M^{lle} Élise, et partit sans dire un de ces mots du monde qui indiquent que l'on est content; son préjugé l'avait vaincu; toutes les considérations de la fortune et des convenances furent sacrifiées.

Le mariage fut rompu, et ce qui dut paraître plus sensible encore à Élise, c'est que M. Ludovic, pour s'excuser sans doute lui-même à ses propres yeux, s'en alla répandre partout la cause de son éloignement. Depuis ce jour, Élise partit pour la campagne, et fut six mois sans le revoir.

Cet hiver, M. Ludovic se trouvant à une matinée dansante chez un ambassadeur, voulut inviter une demoiselle dont l'éblouissante blancheur avait, dès son entrée au salon, excité son admiration. Il s'approcha d'elle; mais il ne put en croire ses yeux... Quoi! cette belle statue de marbre de Paros, quoi! cette blanche sylphide, quoi! cette femme au cou et au front de neige, ce serait....

— Élise, dit la jeune femme interprétant la pensée de son danseur; et lui, transporté, souriait et lui pressait la main; mais elle, le regardant ironiquement: « Monsieur Ludovic, lui dit-elle, arrêtons-

nous à cette première épreuve, elle suffit pour nous séparer sans retour; il existe trop de variations dans votre caractère et dans ma beauté pour que nous puissions espérer un bonheur fixe; de tout ceci, il nous restera à chacun un souvenir: pour moi, celui d'avoir jugé, par votre conduite, combien une première impression peut être fausse, lorsqu'on la soumet à l'influence d'une ridicule manie; à vous, cette leçon toute philosophique que les nuances peuvent souvent tromper, parce qu'elles dépendent toujours du prisme à travers lequel on les voit.

Si la morale n'était pas parfaitement juste, elle était au moins adroitement placée dans cette circonstance: il fallait prouver que Ludovic n'avait pas bien vu d'abord; les torts, les ridicules étaient de son côté. Élise venait de s'en retirer avec les honneurs de la guerre, et conservait le secret de cette blancheur de peau si fraîche, si pure, dont elle savait que tout le miracle se trouvait dans l'usage du cosmétique si précieux appelé *l'amandine*.

ALFRED DES.....

Peines de Cœur.

L'étymologie de la plupart de nos mots se trouve dans la science. Lorsque les langues vivantes ne suffisent pas à la définition de leur sens primitif, on remonte aux langues mortes; pour trouver l'histoire d'une syllabe, on déroule la feuille du papyrus, on déchiffre les hiéroglyphes, on révèle les secrets des mystères d'Isis.

Moins faudrait de soins pour trouver l'origine de ce que l'on appelle *peine de cœur*: la femme en est, hélas! la triste révélation. Aux hommes la douleur forte, désespérée; la douleur qui s'élève, violente, tumultueuse, se brise, s'efface, comme l'orage s'éteint dans la foudre et ne laisse aucune trace au ciel du lendemain. Aux femmes, les *peines du cœur*,

souffrance intime que le pressentiment précède, que le souvenir éternise, qui s'infiltré à la pensée, aux sens, à l'ame; se traîne à votre existence comme l'insecte vit au cœur de la pauvre fleur qu'il déchire, suit les phases de sa destinée, et ne l'abandonne que lorsqu'elle s'incline pour mourir.

Mais combien les *peines de cœur* offrent moins d'intérêt si vous les prenez dans la signification que la société lui donne. Par peine de cœur, elle entend un désir ou un regret d'amour, une jalousie mystérieuse, une angoisse coupable, le dépit d'une femme qui doit sourire à la rivale qui lui ravit un triomphe; la douleur de celle qui voit se détourner le regard où elle puisait l'espoir et voile sous une guirlande de roses le nuage qui pèse sur son front. « Qu'a donc cette jeune fille, hier si rose, aujourd'hui pâle et les paupières humides comme le lis après la rosée du matin? — Ah! sans doute, dit en souriant la société, c'est quelque *peine de cœur*. »

La jeune fille qui passe devant ce sourire ironique étouffe au fond de son ame le mal qui la brise; car elle sait déjà que les peines sont des fautes pour le monde, et que, si l'inconstance ou l'amour a défloré ses premières illusions, elle doit porter en elle toute sa douleur et parer ses mots de nouvelles joies, pour mieux cacher les regrets qui ont si tôt flétri son cœur.

Et cette femme si brillante encore, il y a quelques jours, si légèrement coquette, si artistement élégante, comment se fait-il que la gaieté n'embellisse plus ses lèvres, que ses charmes soient dépourvus d'ornemens et que son regard se tourne froid vers la pendule qui marque les heures?... Ah! *peine de cœur*, répétera le monde malicieusement tout bas....

Mais vite, elle s'empressera de sourire à ce monde, car elle a entendu le sarcasme, et il ne faut pas laisser deviner pourquoi l'heure où l'on n'a plus rien à attendre passe devant vous comme un souvenir de glace;

pourquoi les perles ne parent plus un front qu'un regard aimé ne doit plus admirer, et pourquoi le sourire devient si rare aux lèvres qui ne le prodiguaient à tous que pour mieux dérober le soupir qu'elles n'accordaient qu'à un seul.

Où, la femme est bien le sanctuaire des peines de cœur; mais la société, qui en a fait une dérision, est loin de les comprendre toutes: il ne lui appartient pas de pénétrer, sous nos voiles diaprés, sous nos discours fantasques, ce que nous possédons de tristesses intimes, d'émotions qui consomment et abrègent notre vie.

Ah! si elle savait les douloureuses contradictions qui heurtent et épuisent nos pensées et nos cœurs! Si elle devinait ce que nous coûtent les sacrifices qu'elle-même leur impose! Si elle pouvait pénétrer tous ces dévouemens, ces expiations, ces souffrances qui sont comme les ressorts de notre existence intime, elle saurait quelles *peines de cœur* sont souvent cachées sous nos enveloppes dorées; que de fortes douleurs sont quelquefois recélées sous les plus légères futilités de la vie: un sourire, une fleur, un ruban, c'est peut-être toute une souffrance! Voyez ces femmes parées de bijoux et de gaze: comme elles sont belles, comme elles ont l'air heureux! Elles vont voler vers le monde, elles sont joyeuses; mais écoutez leurs pensées, suivez les mystères de leur ame. « Donnez-moi mes diamans, j'en veux parer mes cheveux noirs; on dira ainsi que je suis belle et riche, et peut-être un mouvement de vanité me ramènera-t-il son sourire; il est vain, il aime le faste; il me regardera avec amour..... par orgueil..... n'importe! un instant je me tromperai moi-même; ah! pour un de ses regards je donnerais tous les millions qui décorent mon front! Mon Dieu que je souffre!..... allons au bal... »

« Je veux mettre mon joli chapeau rose; il est garni d'un voile de dentelle qui retombera sur mon front et en dissimulera la pâleur ou le feu s'il vient à me parler

de ses sentimens. — Il faut que rien ne trahisse mon émotion, à moi, que la froideur de mon maintien, la réserve de mes discours, ne lui permettent plus d'espérance; l'espérance, il la ressaisirait dans le premier trouble, une larme involontaire.... Oh! que ma dentelle lui cache ce trouble et ces larmes, que tout le mal reflue vers mon cœur... A lui le repos, à moi la souffrance.... Voici l'heure de l'Opéra. »

« Tirons mes stores, parfumons mon boudoir, orçons ce marbre de nouvelles fleurs; que tout ici respire la grâce et le plaisir, c'est l'heure où je l'attends, il faut qu'il se croie heureux, que le charme de mes alentours lui fascine la pensée, à tel point qu'il ne puisse pénétrer dans mon cœur. Dieu! s'il y voyait mes tristes dédains, mon indifférence si pleine d'amertume; s'il savait tout ce qu'il m'en coûte à l'aimer! s'il savait quel supplice pour la femme qui sent la main se glacer dans la main de feu qui la presse, qui doit donner des regards doux et qui n'inspirent qu'âcreté dans sa pensée, et parler de tendresse et de joie lorsque le fiel et les regrets fermentent dans ses veines!! Oh! que la haine serait douce auprès des tortures renfermées dans ces feintes d'amour! mais je l'entends s'approcher... séchons mes paupières. Vite, à moi le sourire, à moi le front radieux, les mots qui plaisent et enchantent; donnons-lui toutes les félicités pour mieux lui cacher l'enfer. *Ah! vous voilà, mon ami!!!*... — Dieu! quelle peine de cœur!... »

« Ma robe de velours émeraude et ma ceinture de perles; cette parure me sied, je paraîtrai jeune ce soir, mon fils entendra dire que sa mère est gracieuse femme; j'aime à flatter sa vanité. La vanité est toujours un peu le chemin du cœur. Et moi, que je serai heureuse de ses succès! j'en fais ma gloire, mon amour! — Dieu! déjà onze heures!... minuit!... il ne viendra pas; il m'a oubliée; quelque chose mainte-

nant est plus qu'une mère pour lui. Autrefois, pourtant, j'étais seule aimée, tout était pour moi: sourire, larmes, caresses! En lui j'avais déposé tous les espoirs, tous les sentimens de ma vie, et je suis isolée aujourd'hui, et on nous attend tous deux à une même fête! Eh bien! j'y vais seule, je dirai que des devoirs le retiennent, on s'intéressera plus à lui encore... partons. »

Dites de toutes ces femmes laquelle laissera deviner sa douleur! Société qui prononcez sans appel vos sentences sur le masque exigé par vos propres préjugés, pensez combien de fois votre injustice a dû froisser de cœurs qui ne pouvaient se défendre, et que de souffrances cruelles et secrètes pourraient être comprises dans cette expression que vous avez si ironiquement consacrée sous le titre de *peines de cœur*.

M^{me} Sarah Tbiery.

UN PORTRAIT.

HISTOIRE VÉRITABLE.

Les mariages d'inclination ne sont pas toujours heureux. — Et les autres? dit un vieux garçon, ennemi déclaré du mariage. Cependant, s'il fallait opter, je donnerais la préférence aux premiers, car, s'il arrive quelquefois que l'amour passe, il est presque avéré que le mariage est le plus mauvais moyen de le faire naître. Allons aux preuves.

M^{lle} Pauline D., jeune artiste de dix-huit ans, avait consenti, par pure obéissance, à donner sa main à M. de C., homme de quarante ans, jouissant d'une bonne réputation, et dont la fortune était un puissant attrait. Il ne restait plus que six semaines pour que l'union se célébrât, et l'aimable fille disait tout bas, pourvu que je l'aime, car une jeune fille unit toujours, dans ses pensées, amour et mariage, si rarement réunis en réalité.

« Tu devrais bien, ma chère Pauline, dit

la mère, te faire peindre pour M. de C., qui déjà t'a donné son portrait. — Je le veux bien, fut la réponse de Pauline dont la docilité n'avait jamais compris la possibilité de dire non à celle qui n'avait en vue que son bonheur. » Le jour fut pris. M. R., élève de Gros, fut appelé. La mère, toute occupée des emplettes et des préparatifs du mariage, sortait pendant les séances. Le modèle rêveur causait peu, M. R. éprouvait un embarras qu'en vain il cherchait à dissimuler. A la fin il apprit tout de la jeune Pauline, qui lui dit naïvement que ce portrait était destiné à l'homme qu'elle allait épouser, parce que sa mère désirait la marier. « Et vous n'avez pour lui nulle inclination, dit avec vivacité le jeune peintre ? — Non, monsieur, répondit Pauline. — Et vous vous sacrifiez ainsi ? » Un long silence suivit. La figure de Pauline était vivement colorée. L'agitation de M. R. lui faisait oublier palette et pinceaux. La mère entra et loua beaucoup la ressemblance et la finesse des détails. La conversation devint intéressante et se prolongea jusqu'au moment où l'on vint dire : Madame est servie. « Restez à dîner avec nous, dit M^{me} D. L'artiste accepta. Quelques regards échangés et des paroles qui n'ont de sens que pour deux cœurs qui s'entendent, furent prononcées de part et d'autre. Au bout de six semaines le mariage se célébra ; mais c'était le jeune peintre, l'heureux époux qui, après dix ans de bonheur, soutient encore que les mariages d'inclination sont les seuls qui puissent décider une jeune fille à se séparer de sa mère. M^{me} SOPHIE C.

Théâtres.

Le Théâtre-Français est tout en révolutions depuis le départ de M. Jouslin de La-salle ; ce ne sont que commissaires-provisoires, directeurs provisoires, administrateurs provisoires ; le provisoire enfin est à l'ordre du jour ; les recettes continuent, et tout porte à croire qu'elles se maintiendront. Parmi la troupe il n'y a pas moins de tripotage : beaucoup de pensionnaires profitent des circonstances pour se faire *sociétaires* ; ces messieurs, les *sociétaires*, s'adjugent de petites augmentations, imposent de nouveaux sujets et soutiennent leurs antiques camarades, qui n'ont d'autres titres que le désir de *faire trente ans* ; il est facile de deviner pourquoi. On parle de reprendre *Henri III*, *Hernani*, et notamment de changer la distribution des rôles.

— La direction des Variétés vient de changer de mains : M. Bayard s'est imposé la tâche de relever les Variétés au rang qu'elles occupaient, celui de première scène comique, il l'accomplira. M. Bayard est un auteur de trop d'esprit et un homme de trop de tact pour ne pas réussir dans une entreprise dont les bases donnent tant d'espérances de succès.

— Les espérances de la Gaité se fondent sur toute autre chose que sa dernière pièce *Huit ans de plus* ; en cela si M. Bernard-Léon a raison, ces espérances sont : 1° l'engagement de M^{lle} Théodorine, qui avait quitté l'Ambigu pour le Théâtre-Français ; 2° un drame des auteurs du *Masque de fer*.

A ce Numéro est jointe la planche 1328.

OSMAN IGLOU

Dépôt général, BRIE, 25, rue Neuve-des-Mathurins.

Ce Baume, composé de sucs de plantes asiatiques, et généralement employé dans tous les séraïls, a la propriété d'empêcher les rides et même

d'effacer celles venues. Il maintient la peau dans un état de souplesse et de fraîcheur jusqu'à un âge fort avancé ; il guérit radicalement la couperose ; en se servant du bandeau et du loup, l'efficacité en est plus prompte. — N. B. Pour éviter la contrefaçon, chaque pot sera revêtu du timbre du dépôt général.

Seuls dépôts à Paris : Druelle, 2, boulevard des Italiens ; Boivin, 12, rue de la Paix.





20 Février 1837.

1328.

Modes de Paris.

Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens, N^o 2, près le passage de l'Opéra.

Coiffure exécutée par M. Smal, perruier royal, gal.^{ie} Montpensier, 7, ornée de lierre, des M^{les} Cartier, bout. des Italiens, 2. Robe en crêpe façon de M^{me} Coiffure à la Juive, des M^{les} de M^{me} Vautout, r^{ue} de la Paix, 28. Robe en damas à broderie des M^{les} de M^{me} Cartier, 82, façon de M^{me} Camille, r^{ue} Choiseul, 15.